

À Tom-Lloyd



## Prologue

Le soleil est déjà haut dans le ciel. Les vagues viennent rendre leur dernier souffle à une cadence régulière. Un corps sans vie recouvert d'un drap blanc vient contrarier la quiétude de cette plage d'Afrique.

Le colonel Boulier a été contacté ce matin par la police du pays. Les agents de la force de sécurité locale, les premiers sur les lieux, ont trouvé une chaîne militaire française autour du cou du défunt. Ils ont aussitôt contacté l'ambassade de France. L'officier, attaché de défense, a immédiatement rendu compte à l'état-major à Paris. Il lui a été confirmé que la chaîne appartenait à un jeune lieutenant de gendarmerie.

En soulevant un coin de tissu, le colonel reconnaît le visage, une figure jeune dont il se souvient parfaitement, à l'exception de cette large cicatrice sur le front. Il a rencontré cet officier quelques semaines auparavant, un peu par hasard à l'ambassade. Ce dernier voulait, à l'époque, les coordonnées d'un agent de renseignement de la DGSE en liaison avec la chambre de commerce du pays.

Selon la police locale, le jeune officier est probablement mort par noyade. Les rouleaux qui barrent le large recèlent des pièges indécélables. Le drame est survenu la veille au plus tard, très certainement à quelques dizaines de mètres du rivage. À l'exception de l'identité du cadavre, tout pourrait laisser à penser qu'il s'agit d'un banal accident.

L'accès à la plage se fait par une maison dont l'inspiration coloniale est dénaturée par plusieurs antennes de tailles et de formes diverses fixées sur le toit. La pelouse du jardin se prolonge jusqu'à une rangée de palmiers et un abri traditionnel. Deux fauteuils en rotin sont orientés face à l'Océan.

Les sourcils froncés et la moue contrariée, le colonel Boulrier s'assoit. Il caresse machinalement sa courte moustache. Les conditions du décès de cet officier l'intriguent. Des questions l'assaillent. Pourquoi ce militaire avait-il vraiment cherché à le rencontrer à l'ambassade ? Ce décès pourrait-il être lié à une action de barbouzes ? Ce jeune homme est-il un mercenaire ? S'agit-il d'un suicide, d'un accident ou d'un assassinat ? Pourquoi ?

La police locale ne répondra à aucune de ses questions.

En tapotant machinalement sur la table basse en bois face à lui, il remarque un cahier d'écolier coincé entre le plateau et les pieds. Il le feuillette brièvement et constate dans un premier coup d'œil qu'une écriture à l'encre recouvre chacune des pages.

Sur la couverture, il peut lire distinctement deux mots « Or Horizon ». Par intuition, il associe le cadavre aux écrits qu'il vient de découvrir.

Il s'installe dans un des fauteuils en rotin et commence machinalement la lecture de la première page.

# I

« Je reviens »

« Ils sauront qui tu es. Ne joue pas à ce jeu. Rentre chez toi »

Mon histoire commence à quelques mètres d'une large bande de sable jaune, bordée par cette forêt tropicale luxuriante qui hante notre inconscient collectif. Comme mon frère jumeau Alexandre, j'avais trois ans lorsque j'ai rejoint ce pays, mon pays. Mes souvenirs d'enfance ressurgissent parfois. Je n'arrive pas à réaliser que de si nombreuses années nous ont déjà propulsés dans un autre âge, un autre monde. Je ferme les yeux et en écoutant le silence, je retrouve peu à peu, avec l'éclairage d'une mémoire heureuse, ces images colorées qui suggèrent l'euphorie.

Afrique, berceau de l'Homme, Afrique, cimetière des miséreux, Afrique, étrange à l'étranger...

Comment une famille française bourgeoise avait-elle trouvé ces latitudes ? Mon père avait rencontré ma mère dans une grande ville du Nord de la France, son diplôme d'ingénieur agronome en poche. À 35 ans, sa société lui proposait un poste de directeur de succursale d'un grand groupe agroalimentaire. Par envie ou par ambition, il acceptait et emmenait sa famille avec lui. À cette époque, il avait saisi l'opportunité d'une expérience internationale temporaire dans son plan de carrière.

Mystère africain ou absence de nouvelles perspectives, notre séjour, celui d'une famille transformée et transportée

par la quiétude qu'apporte une vie sans souci, sans calcul et sans complexe dura dix-sept ans.

Ma mère, qui dirigeait son ménage avec sérieux et fermeté, avait, dès son arrivée, convaincu mon père d'avoir une cuisinière locale afin, aimait-elle le rappeler, de « relever le défi d'une alimentation diététique en Afrique ». Son choix se fixa sur une jeune femme métisse d'à peine dix-huit ans, qui possédait toutes les « références » et toutes les « garanties » indispensables pour remplir la délicate mission de préparer une nourriture idoine à notre famille. Je ne sais pas si Joséphine réussit pleinement, en tout état de cause, son comportement plaisait à mes parents qui n'eurent de cesse pendant près de dix ans de louer ses services. Pour mon frère et moi, Joséphine nous préparait certes nos plats, mais elle était aussi notre compagne de jeu et plus tard notre confidente.

Je ne veux pas m'appesantir sur notre jeunesse, à Alexandre, mon frère jumeau et à moi, toutefois je crois que mon attachement pour ce pays, si différent de la France, s'explique par ces années de ma vie. Je discute souvent avec des gens qui défendent leur pays ou leur région comme une partie de leur propre corps. À chaque fois, ils m'en exposent toutes les qualités et toutes les richesses inconnues, par des morceaux de vie, de destinée qu'ils accrochent à leurs terres d'origine. J'aime assez cette notion de culture ; de ce lien à la terre que nous entretenons et qui finit par nous définir. Pourquoi, n'aurais-je pas le droit, sous prétexte, d'être blanc de ne pas être, moi aussi, africain ? Pourquoi mon lien avec elle serait-il moins authentique ?

Notre maison, baptisée « Spoutnik » en raison de la dizaine d'antennes radio et de télévision que mon père avait installée sur le toit, regardait un océan gris orné de pal-

miers. Jusqu'à ce que nos parents nous inscrivent à l'école primaire, elle demeura, avec son immense jardin multicolore et son architecture d'inspiration coloniale, notre espace de jeu quasi-exclusif.

Je reconnais que je ne me souviens plus exactement du contexte ni de notre état d'esprit lors de ma toute première rentrée des classes. L'épreuve ressentie, quelques années plus tard en rentrant au collège me confirmait qu'à deux, cette transition vers le monde extérieur se déroule plus facilement, sans réel traumatisme marquant.

Notre capacité à déchiffrer un texte et à effectuer des calculs simples avant même notre rentrée nous apportait un avantage certain pour focaliser notre attention sur les autres et dépenser sans compter notre trop-plein d'énergie. Très vite, on nous appela « lo D'jumos » et nous devînmes en quelque sorte les mascottes de l'école et du quartier. Nous avions le sentiment, un peu déformé, d'avoir intégré une nouvelle famille plus colorée au sein de laquelle nous nous sentions bien. Comme les enfants de France, nous allions chez les uns et les autres le temps d'un goûter, d'une partie de billes, d'un concours de château de sable ou de jeu typique. Bien sûr, entre mon frère et moi, les relations n'étaient pas toujours tendres et quelques bagarres venaient, pour de courts moments, contrarier notre complicité. Pendant ces cinq ans d'école primaire, il y eût, tout au plus un seul accrochage un peu violent. Au-delà des faits, cet incident fût aussi pour moi un révélateur de mes liens de sang comme de mes liens à mon pays.

Pendant les vacances scolaires, nous avons décidé de nous lancer dans une chasse d'une sorte de rat local, l'agouti. Pour l'occasion nous avons fauché une paire de fourchettes et avons récupéré du bambou pour confectionner des harpons artisanaux. Alexandre et moi étions chacun convaincus d'être le chef idéal pour mener cette

expédition vers une réussite éclatante. Plusieurs de nos voisins nous avaient accompagnés, incrédules, à l'idée que de petits blancs puissent accomplir un tel exploit. Je me mis finalement à disposition de mon frère qui emmena tout ce petit cortège en bordure de forêt. Il prit le pain de son sandwich et répandit des miettes jusqu'à une petite clairière où il laissa sur le sol l'intégralité de son casse-croûte. Nous attendîmes ensuite à deux ou trois mètres derrière des herbes hautes pendant un très long moment. L'impatience gagna peu à peu nos camarades qui finirent par nous abandonner. Le scepticisme finit moi aussi par me gagner, je multipliai les critiques sur les méthodes simplistes de chasse utilisées par mon frère. Les paroles épicées se transformèrent en gestes durs, et l'un comme l'autre nous nous écorchâmes à vif avec nos harpons. Un peu plus blessé que mon frère, je rentrais chez moi en fin d'après-midi les bras ensanglantés par des coups de harpon, les yeux imbibés de larmes. J'avais laissé Alexandre, seul avec son entêtement. Une heure plus tard, mon père allait chercher mon frère et le ramenait à la maison, une large plaie sanguinolente sur le front. Le lendemain, je découvris à quelques mètres de la porte d'entrée, sous la fenêtre d'Alexandre, un agouti raide portant les traces d'une attaque au harpon.

Au repas suivant, je lus dans ses yeux la confirmation de son exploit.

Je ne sus jamais vraiment par quel tour de passe-passe, il avait pu réussir ce prodige et malgré mes nombreuses questions, Alexandre ne m'a jamais concédé un seul détail de sa chasse. Pour moi, malgré les brûlures douloureuses que cette histoire m'avait laissé sur les bras, cette capture d'agouti démontrait notre capacité à chasser, à l'instar des guerriers des tribus traditionnelles, c'est-à-dire à survivre, à exister sur la même terre.

C'était la manifestation empirique de notre adaptabilité à une faune et une flore que tout le monde, à commencer par mes parents, jugeait hostile.

Jusqu'à cette époque, je ne crois pas avoir de souvenir particulier sans mon frère. Malheureusement, cette période fusionnelle allait s'estomper à un rythme qui me parût trop rapide.

Issue des fruits du hasard, la décision avait été prise de nous séparer, Alexandre et moi, pour notre passage de la grande école à l'école des grands. Nous savions que nous allions perdre le confort et la complicité qui avaient fait le bonheur de notre enfance mais je n'avais pas nettement conscience de la brutalité de cette déchirure. Les détails de cette rentrée des classes, cette année-là, m'apparaissent encore avec une étonnante clarté : la cour de récréation, nos cartables neufs, nos souliers brillants, nos chemisettes blanches, les odeurs mêlées d'eau de Cologne et d'amidon, les rires d'enfants heureux, l'attention fixe de mon frère, nos regards crispés. Et puis, la prise en compte par des professeurs différents, la solitude immédiatement perceptible, ce vide inexprimable, tout cela m'obnubilait et me conduisait à entrevoir la fin d'une époque. Assis sur ma chaise, regardant le battement régulier de l'horloge, écoutant distraitemment mon bourreau, j'attendais. J'attendais que la connaissance infuse. J'attendais au milieu des autres en espérant qu'aucun élément ne perturbe mon attente. Les secondes, à pas lents, finissaient par se transformer en minutes. Et puis, la sonnerie de la récréation me délivrait de mon désespoir et je pouvais renaître et retrouver mon frère.

Un calvaire se définit par sa longueur. J'avais besoin de temps pour passer d'une relation fusionnelle à un lien marqué par l'émulation.

Chaque homme peut se projeter dans l'autre pour se chercher. À travers les différences apparaissent les caractéristiques communes. Pour deux êtres qui se regardent en miroir, les différences ressenties touchent chacun de l'équilibre le plus profond de leurs individualités.

Alors que mon frère s'est très vite intégré au groupe en cultivant des relations avec une multitude de camarades, je continuais à privilégier le duo. Notre relation évolua ainsi de façon un peu dissymétrique. Alors qu'Alexandre se créait des centres d'intérêt par rapport à sa classe ou ses amis, je continuais, à lui conférer une place de premier référent. Ce principe, que je gardais pendant une grande partie de ma scolarité au collège, m'handicapait pour mes activités de loisirs pour lesquelles, au final, j'avais un temps de retard vis-à-vis de mon frère. D'un point de vue académique, sa primatie, à cette époque, était plus contestable. S'il avait une avance de plusieurs mètres en langues et en français, je le dominais dans pratiquement toutes les autres matières. Pour preuve, un classement au sein même du collège m'aurait sans doute permis de confirmer une confortable avance par rapport aux résultats scolaires de mes camarades.

Cette relative position hégémonique, reconnue tacitement, ne m'offrait pourtant pas d'avantage réel vis-à-vis de mon frère. Alexandre ne se focalisait absolument pas sur cette compétition ; il semblait résolu dans sa quête d'autonomisation.

Malgré le même patrimoine génétique et la même éducation, les deux frères, au grand dam du cadet, allaient donc se différencier.

Impossible à cet âge de savoir quelle direction chacune de nos routes allait suivre ; les différences devaient s'installer pas à pas, sur la volonté, au moins apparente, de l'un d'entre-nous.